Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 42

Artikel: Madame a du toupet !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-204547

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

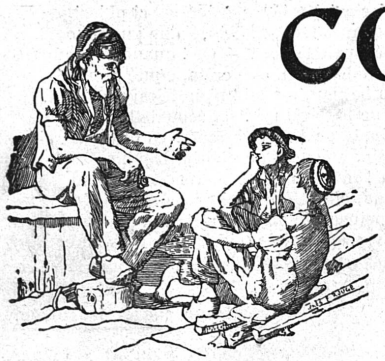
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

45me ANNÉE — N° 42. Samedi 19 octobre 1907.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

UNE GOUVERNANTE D'AUTREFOIS

Du plus loin que mes souvenirs évoquent une image quelconque, si je pense à ma grand'mère, je vois immédiatement surgir à côté de son portrait l'image de Mlle Guichard, laquelle prenait soin, chez mon aïeule, du linge, de la vaisselle, des confitures et même de moi, si l'occasion s'en présentait.

Elle s'appelait Eulalie et ma grand'mère abrégeait son nom et disait Lalie. Mais une telle familiarité avec le vocable de Mlle Guichard n'était autorisée avec nulle autre et je me rappelle une fessée dont la dite personne me gratifia pour m'être permis une plaisanterie que mon cousin, d'ailleurs, m'avait complaisamment soufflée.

— Hue ! Lalie !

Piètre jeu de mots qui provoqua un jeu de main désagréable. Femme de tête, incapable d'une négligence ou même d'un oubli, elle était infiniment précieuse aux yeux de mon aïeule ; mais les caractères exacts ont le plus souvent un côté anguleux et c'était cet angle qui m'horripilait.

Mademoiselle Eulalie était trop habile dans l'art de ranger les armoires pour faire une concession quelconque. Sa sagesse était une sagesse irréductible, son esprit d'ordre ressemblait à un canevas très serré, elle comptait les fils en pensant, en parlant, en marchant, et le ciel fût-il tombé qu'elle n'eût point interrompu une besogne commencée. Ennuyeuse par goût, elle savait gâter les petites joies qui naissaient de l'imprévu. Quatre jours à l'avance, Mlle Guichard prévoyait qu'elle aurait à telle ou telle heure, telle ou telle satisfaction, tel ou tel plaisir, mais pour un empire elle n'eût point avancé l'horloge de cinq minutes, si cela eût pu hâter cette joie à heure fixe.

Ce tempérament mathématique me causait de véritables accès de rage, car la marche bien ordonnée que Mlle Eulalie imposait à toute chose relevant de son gouvernement allait à l'encontre de tous mes désirs, de tous mes caprices. Avec elle, adieu les belles parties de carriole où la table est transformée en voiture pour laquelle des chaises constituent un attelage princier.

— Les chaises sont faites pour s'y asseoir et non pas les tables, disait la voix aigre de Mlle Guichard. Et lorsque pris d'une fantaisie géniale nous voulions, mes cousins et moi, construire un pont à l'aide de la planche à repasser unissant deux meubles quelconques, la colère de Mlle Eulalie se résolvait en une distribution de *mornifles* — c'était son mot — qui calmait notre enthousiasme constructif. Où nous voulions du bruit, elle voulait du silence ; quand nous voulions courir, elle nous faisait aller au pas correctement. Toute velléité d'émancipation lui apparaissait comme une dangereuse tentative de révolte à l'ordre établi.

— Les enfants bien élevés doivent se tenir tranquilles, à la rue aussi bien qu'à la maison.

Ah ! ces « enfants bien élevés », les ai-je assez souvent entendus répétés et ressassés, et combien j'enviais ceux qui ne l'étaient pas... bien élevés, les gosses qui jouaient aux billes sur le trottoir ou à la *cache* dans les allées. Pour moi, ces heureux possédaient le *summum* de bonheur désirable.

Mlle Guichard n'était aimée ni de ma mère, ni de mes tantes ; quant aux personnages masculins de la famille, ils se contentaient de la taquiner un brin en proposant à ma grand'mère des réformes intérieures dont la gouvernante s'effrayait autant que le tzar des requêtes de son peuple. D'ailleurs ils ne réussissaient pas dans leurs dangereuses menées. Pour toute réponse aux doléances féminines et aux railleries masculines, l'aïeule ouvrait ses armoires et montrait l'ordre admirable qui y régnait, puis elle cherchait son livre de dépenses pour faire constater la bonne économie de son factotum. Alors les assaillants se retiraient en pleine déroute et Mlle Eulalie jouissait froidement de son triomphe.

Aujourd'hui, ces choses sont lointaines et la vieille gouvernante depuis longtemps au cimetière, mais je ne puis voir une garde-robe ou un livre de comptes ménagers sans apercevoir aussitôt la silhouette longue, maigre et sèche de Lalie.

LE PÈRE GRISE.

DANS LA BRUME.

Au travers des champs et des prés
Que l'automne a tout diaprés,
Je vois une forme incertaine
Glisser doucement sur la plaine.
C'est un troupeau de roux et noir,
Par la fraîche douceur du soir,
Qui rentre, comme de coutume,
Dans la brume...

Là-haut, à l'angle du grand bois,
Qu'à cette heure-ci j'aperçois,
Ainsi qu'un tout petit point sombre
Qui se fond doucement dans l'ombre,
Des lueurs paraissent sans bruit
Pour prolonger le jour enfui.
C'est le village qui s'allume
Dans la brume...

Sur le chemin accidenté
Que les chars, durant tout l'été,
Ont sillé de plus d'une ornière,
Je gagne à grands pas la chaumière.
Je vois encor — ou je crois voir —
Le bétail devant l'abreuvoir,
Une cheminée qui fume
Dans la brume...

Mais voici la vieille maison,
Avec du lierre pour blason.
— C'est le logis qui me vit naître !
Là, devant, je crois reconnaître
Certaine voix, qui tousse un peu.
— « Rentre donc vite auprès du feu ! »
C'est ma grand'mère qui s'enrhume
Dans la brume...

L. MASSARD.

Madame a du toupet ! — Madame à sa bonne : — Sophie, cette carte de visite, qui l'a apportée en mon absence ?

— M. Derville.

— M. Derville ? Je ne connais personne de ce nom.

— Mais, je le sais bien. C'est à moi qu'il est venu faire une visite.

Alouettes au miroir. — Vous savez bien comment on chasse les alouettes au miroir.

L'instrument employé est un arc en bois semé de petits miroirs carrés et supporté par une tige de fer ; mis en mouvement soit par une cordelette que le chasseur tient en main, soit par un ressort monté à l'avance, l'appareil jette au loin autour de lui des scintillements qui attirent un grand nombre d'alouettes et il n'y a plus qu'à les tirer au fusil ou à les prendre sous un vaste filet qui enveloppe à la fois le miroir et les oiseaux qu'il a attirés.

LE DIABLE

Depuis quelque temps, on ne rencontrait à la rue que des enfants, des fillettes surtout, lançant en l'air une grosse bobine et la rattrapant sur un fil tendu entre deux baguettes. C'est le jeu du diabolo ou du diable, et, tout inoffensif qu'il paraisse, c'est aussi un diable de jeu. Certaines de ces bobines, en bois ou en métal, sont passablement lourdes, si bien que des passants en ont eu le nez écrasé et que deux ou trois en sont tombés même roides morts, si l'on en croit les journaux de Paris. Suivant l'exemple des grandes villes, quelques municipalités du canton viennent d'interdire au diable de se montrer sur la voie publique. Cette décision fera plaisir à l'un de nos lecteurs, qui nous écrit :

« Laissons donc là ce diabolo, jouet de foire, obsédant et démodé. Ce n'est plus qu'en de lointaines provinces, en d'obscures bourgades, dans les vallons les plus reculés de nos montagnes, que des *bouèbes* reniflants et mal peignés fatiguent la bobine et usent la ficelle à son collet.

» Le jeu du jour ? il arrive du Caire en transatlantique. Un match, très disputé entre officiers de la garde du khédive, a tourné la tête d'une jeune Américaine qui s'y est exercée d'Alexandrie à Washington sur le pont du navire. De Washington il a filé en courant d'air sur New-York. Il y était à peine, qu'un monstre de la Hamburg-Amerika l'emportait vers l'Europe. Renouvelé des Valois pervers, le bilboquet — oui, mesdames, le bilboquet — fait rage. Déjà de lourdes commandes en sont lancées aux tourneurs sur bois d'olivier de Bellaggio.

« A Londres, les horse-guards s'en délectent. A Madrid, les officiers l'ont admis dans leurs cercles. A Berlin, de petits coups secs perçus au Thiergarten, annoncent son invasion. On va le voir paraître dans nos carrefours, manié par petits et grands.

« Mais qu'on se hâte si l'on veut n'être pas en retard sur le goût du jour : dans une quinzaine au plus, magistrats et professeurs joueront aux *nius*, le dernier cri, place du Château et sur la Riponne. »